

### Pompeya no olvida (1998)

Paroles de Alejandro Szwarcman  
Musique de Javier González

Abril se quedó suspendido en la pieza  
las horas no fluyen ni quieren morir,  
un sol de aluminio remeda la cresta  
del gris caserón de la calle Cachi

Las mismas veredas, de tarde, me cuentan  
historias perdidas flotando en Abril,  
y vuelvo al portón de los años setenta  
vestido de asombro, con sueños de jean.

Pompeya no olvida, que allá en Famatina  
vivía una piba carita de anís,  
amor de rayuela, perfume de esquina  
hoy la andan buscando, también era abril.

Quién sabe, tal vez ella siga soñando,  
y ya no recuerde la calle Cachi,  
al menos que sepa que la anda buscando  
desde hace ya tanto, su abuela Beatriz.

Abril se quedó suspendido en la siesta,  
me veo en la anchura de un mar de adoquín,  
un torpe camión se sacude en la cuesta,  
y escapa a la sombra de aquel chiquilín.

Yo era esa sombra mirando la tarde  
y a veces me da por pensar que en Abril  
pasó por Pompeya un fantasma cobarde  
llevándose pibas "carita de anís"

### Pompeya n'oublie pas

Traduction de Silvina Valz et Fabrice Hatem

Avril est là, suspendu dans la sieste  
Les heures si pesantes ne veulent pas mourir.  
Un soleil en aluminium couronne le faite  
De la grande maison grise de la rue Cachi.

Ces trottoirs somnolents me racontent  
Des histoires perdues, flottant dans l'avril  
Et je reviens à la porte des années soixante-dix  
Vêtu d'étonnement, avec des rêves en « jean ».

Pompeya n'oublie pas que là-bas, à Famatine  
Vivait une fille, petit visage d'anis  
Amour de marelle, Parfum de ruelle.  
Maintenant ils la cherchent. C'était aussi Avril.

Qui sait, elle continue peut-être à rêver  
Et ne se souvient plus de la rue Cachi.  
Si au moins elle savait que depuis tout ce temps  
La cherche sans répit sa grand-mère Béatrice.

Avril est là, suspendu dans la sieste  
Et je me sens perdu dans une mer de ciment.  
Un camion maladroit cale dans la montée.  
Et fuit devant l'ombre d'un gamin.

Et moi je suis cette ombre regardant vers le soir  
Et parfois je me mets à penser qu'en Avril  
Il passait dans Pompeya de lâches fantômes  
Qui emportaient les filles au visage d'anis.